REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

28e Année. N° 12 15 Juin 1885.

VICTOR HUGO

Une grande voix s'est éteinte ; une des lumières du monde s'est à jamais obscurcie : Victor Hugo n'est plus !

Jusqu'à cette heure fatale, comme un chêne superbe que l'outrage des ans n'a pu atteindre, portant tout à son sommet sa sève puissante et généreuse ; droit, et toujours debout, il allait ainsi dans l'admiration de tous, dans l'adoration des siens, dans le respect des foules, quand l'ange de la mort vint l'effleurer de son aile, lui montrant tout grands ouverts les horizons mystérieux. Alors, tout fut dit. Désormais, pour cette âme presque dégagée, notre atmosphère trop pesante fait obstacle au renouvellement du souffle de la vie : le cœur se ralentit, se contracte, puis s'éteint dans un spasme douloureux ; les yeux mortels se voilent sur notre terre, pour se dessiller dans les régions d'où l'on plane, heureux et libre, dans la sérénité radieuse des grandeurs empyréennes ! Et, l'être vaillant et bon, le poète inspiré, l'Homère des temps modernes ne laisse plus de son passage en ce monde, que l'immense traînée de lumière de son vaste et prodigieux génie !

Dès son aube, l'âme de la divine Poésie fut son âme, donnant à la brise ou à la tempête de chacun de ses jours, ou les soupirs des plus suaves harmonies, ou les éclats puissants de son cœur, meurtri et crucifié. Grandeurs déchues, ruines d'un passé séculaire ; martyrs et héros, connus ou obscurs, déshérités et opprimés ; monuments et dogmes ; fleurs et papillons, enfants joyeux et charmants, mères en deuil ! enivrements de la nature et du charme des choses, mélancolie des humaines destinées ; admirations enthousiastes ou haines véhémentes ; amours juvéniles et tendresses les plus saintes : il a tout entendu, tout compris, tout ressenti ; mêlant ses larmes à nos larmes, parlant de son cœur à notre cœur ;

nous animant, nous charmant, nous instruisant, nous élevant toujours au-dessus de nous-même ; reconnaissant la fragilité de la vie de l'homme, mais affirmant la durée de son œuvre, dans la pensée qui demeure, dans l'art qui édifie, « qui console, qui civilise », dans la grandeur majestueuse de l'univers et la beauté de la nature, « mère aux mamelles intarissables » ; dans la toute-puissance de Dieu, qui est infinie Prescience ! infinie Bonté ! infini Amour !

S'il fut un vaincu parfois dans la lutte de la vie, s'il fut un mutilé dans les joies et les espoirs des bonheurs dont l'homme s'enivre, si la mort a fauché dans sa fleur ses plus pures et plus saintes tendresses, si la déception, ironique et hasardeuse, attisa ses ressentiments, si la houle des événements sinistres est venue ensevelir l'édifice de ses conceptions et de ses rêves : devant tant de deuils irréparables, tant d'épaves dispersées, jamais son âme, haute et virile, n'a profané sa douleur par le scepticisme outrageant, la rebellion sacrilège ou la déshonorante apostasie !

Vous le savez, vous, chères âmes, que la douleur a visitées ; vous, qui, les genoux pliés, restez courbés sur une tombe encore mal fermée, avec vous, n'a-t-il pas prosterné son front contre la froide terre, unissant ses sanglots aux sanglots qui sortaient de vos cœurs saignants et brisés ? avec vous, n'a-t-il point écouté ce qui se dit par delà la tombe, et ne s'est-il relevé que pour vous donner ce mot plein de sublimes promesses :

« L'Éternité contient plus d'un divin secret. »

Oh ! Victor Hugo ! jamais « d'une lâcheté tu ne te fis un port ! » Jamais, à nos âmes consternées, tu ne jetas l'insultant défi du scepticisme outrageant... l'injure du néant de la vie, du blasphème hideux et insensé... Mais tu as su souffrir, pleurer et consoler, car tu savais que la joie d'aimer en ce monde n'est qu'un des rayons entrevus des bonheurs et des joies qui nous attendent, et qu'il nous faut conquérir ici-bas. Tu as su aimer et nous faire aimer tout ce qui fait l'honneur et la vie du cœur de l'homme : tout ce qui fait sa force, sa grandeur : tout ce qui est sa dignité, sa vertu, sa raison d'être. Tu aimas tout ce qui est sublime et charmant dans la nature, tout ce qui est élevé, généreux et dévoué dans le cœur des hommes, tout ce qui fait le charme, la grâce, l'innocence des humaines vies ; aussi, au crépuscule de ta belle journée, tes yeux ont-ils pu se recueillir et se reposer, dans la mélancolie touchante et émue des exquises tendresses, sur de doux enfants, symboles de l'avenir.

Oh! si tu fus grand parmi les plus grands, par l'immense et austère labeur de ton superbe génie, par tes fières et sublimes espérances, par ta pitié attendrie pour le pauvre et l'opprimé ; si tu as longtemps, et sans relâche, incliné ton front pensif et songeur, demandant à la science austère, au passé lointain, à l'avenir, encore silencieux, le secret de tout ce qui grandit, travaille, attend, espère!... Il n'est pas une page de notre vie, pas une heure où notre pauvre cœur aime, prie, se repente, demande grâce à la douleur, ou la défie dans l'élan d'un généreux dévouement ; il n'est pas un des sourires de notre aurore, trop vite envolée, pas une des joies radieuses de notre beau midi, pas une des larmes de notre jour à son déclin, où nous n'entendions — dans ton œuvre impérissable — ta grande âme, nous parler d'amour, de liberté radieuse, d'espoirs infinis, de repentirs vaillants, de résignation sainte, de dévouements sacrés, qui n'aient eu ton sourire, ton extase ravie, tes encouragements virils, et toutes les bénédictions de ton cœur d'homme et d'apôtre, et tous tes chants de poète, d'initiateur et d'inspiré !..

Va ! prends la tête de file de la phalange sacrée, toi, l'héritier et le continuateur des plus sublimes génies, qui, sur le monde et sur notre France ont rayonné ; toi, qui portas, plus haut et plus loin qu'eux encore, le divin flambeau où s'éclairent les peuples, où grandissent les nations, oh! veille sur nous, toi, qui nous voulus grands et bons, et fidèles à tous les devoirs, et compatissants à toutes les misères ; toi, qui, un regard dans le passé, a vu s'édifier, dans le lointain des âges, dans le heurt des événements et des agitations des hommes, cette patrie qui s'appelle la France, défendant et conquérant son sol, pied à pied : s'unifiant, en portant dans son sein ces germes féconds et superbes, de la Liberté qui commence, de la Conscience qui s'éclaire, de l'Art qui s'y transplante et y grandit, de la Justice qui se lève, pacifique et sereine, mais forte et puissante, et de tous respectée! Avec eux, avec tous ces héros, ces vaillants, ces penseurs, ces poètes, conducteurs d'âmes, veille sur nous encore et toujours! garde-nous des défaillances, où sombrent l'honneur et la vie d'un peuple! Garde-nous d'être la convulsion du monde! Obtiens que nous restions son espoir, et que nous soyons son flambeau !

Mais, ce jour, le jour des suprêmes adieux, des grandes funérailles que la France, en pleurs, donne à son fils glorieux et bien-aimé. Et, comme si le ciel « miroir mystérieux du visible univers » se fût empli d'âmes, qui, elles aussi, se joignaient au funèbre cortège, conduisant son corps à sa dernière demeure, comme la foule flottante et mobile, de pâles nuées, ondoyantes

et pressées, flottaient et se massaient sur l'horizon déjà assombri. Parfois une rapide embellie, trouant l'opacité des nuages amoncelés, jetait sa brillante auréole sur la solennité de ce jour de deuil, mais aussi de splendide apothéose. Ainsi, comme d'un visage humain, se reflètent les émotions soudaines et profondes, le ciel, que parcouraient les ombres errantes et nébuleuses, semblait refléter les émotions de cette innombrable foule, toute constellée de fleurs, de fugitifs sourires, de menaçants sanglots. Enfin, le soleil — vainqueur — resplendit de tous ses feux. C'était bien alors « le jour triomphant des ténèbres ». C'était la pleine lumière du ciel, se jetant comme une protestation éclatante, sur la porte sombre, qui recevait pour l'éternité, le corps — seul — qu'une grande âme avait habité. A partir de cette heure tout l'horizon devint vermeil et radieux. C'était le plein azur, l'éther immense, l'espace sans voile! De tous côtés, comme des troupes de mouettes effarées, ou d'ombres éphémères, s'éparpillaient de flottantes blancheurs, déchiquetées et pailletées d'or, comme les oriflammes de crêpes, suspendues à nos monuments!

Car, ce fut une grande et suprême ovation, un élan de tout un peuple, une fraternité de toutes les races, une conciliation de tous les intérêts; quelque chose au-dessus de tout ce que l'on attend, de tout ce que l'on commande, de tout ce que l'on rêve, dépassant les préoccupations de la vie, les agitations des foules : une halte inoubliable, et jusqu'alors inconnue, dans la durée des temps et dans la vie des hommes... Un appel suprême nous avait été fait; aux dernières heures de sa vie, un rendez-vous nous avait été donné : l'heure des séparations mortelles avait desserré, pour cette dernière fois, les lèvres que la mort avait rigidement glacées. Un acte de foi, de croyance en Dieu, un vœu plein de fraternité et de confiance en ce lien des âmes, la Prière, nous avait été adressé; c'était l'allégeance des sombres visions du néant, obscur et terrifiant : de l'inutilité de vivre, de l'épouvante de mourir ; c'était la résurrection de l'Espoir!

Oh! Victor Hugo! nous t'avons entendu, nous nous sommes unis dans cette communion sainte et nous t'avons donné nos prières, puis encore nos fleurs et nos larmes, et nos immortels regrets. Nous te gardons notre éternel et reconnaissant et tendre souvenir!

1er juin 1885. J. COLIN.

LA QUESTION DE DIEU

Avant-propos.

La *Revue spirite* a publié dans son numéro du 15 mars un article intitulé « *Dieu* » et signé : Rossi de Giustiniani. L'auteur de cet article n'est pas le premier venu. Il a fait un livre qui a été couronné par la *Société des études psychologiques*, dont j'ai eu l'honneur d'être Président, et a mérité de partager avec l'ouvrage de M. Eugène Bonnemère le prix institué par notre honorable coreligionnaire M. J. Guérin. Ce livre de M. Rossi de Giustiniani était trop court et manquait de développements. C'était un tableau plutôt qu'une histoire du spiritisme, mais il était remarquablement écrit et résumait avec beaucoup de clarté et d'éloquence la question posée par la Société, de concert avec le fondateur du prix. Lu après l'ouvrage plus classique et plus développé de l'éminent historien, il terminait par un utile et brillant couronnement l'œuvre mise au concours en ces termes : « Rechercher quelles ont été, à travers les pays et dans tous les âges, les croyances des peuples, des fondateurs de religion, des grands philosophes, sur l'existence des Esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur le retour à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans d'autres mondes sidéraux. » Nous ne saurions trop recommander la lecture de l'un et l'autre ouvrage à tous ceux qui désirent s'instruire des antériorités du spiritisme et du rôle si important qu'il a joué dans les religions de l'antiquité (1). Au moment où nous écrivons ces lignes, on nous remet un volume qui vient de paraître et qui appartient à la même série.

C'est l'ouvrage important et depuis longtemps attendu du Dr Wahu, qui a paru en partie et par fragments, durant plusieurs années, sans interruption, dans le *Messager de Liège*. Ce livre, véritable encyclopédie, ne fait nullement double emploi avec les deux précédents (2). Il contient une foule de faits et de documents qui ne se trouvent pas dans les autres ouvrages sur le même sujet et présente, avec beaucoup d'érudition, une étude critique et comparée des diverses religions.

(1) Le livre de M. Rossi de Giustiniani est intitulé : *le Spiritisme dans l'histoire*. Celui de M. Aug. Bonnemère a pour titre : *l'Ame et ses manifestations à travers l'histoire*. Tous deux se trouvent à la librairie des sciences psychologiques, 5, rue des Petits-Champs (Paris).

(2) *Le Spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes.* Exposé chronologique des diverses croyances relatives *aux Esprits*, chez les peuples anciens et modernes, par le Dr Wahu. 1 gros volume de 750 pages, prix 5 fr

On ne saurait trop se féliciter de voir le spiritisme s'enrichir ainsi de bons livres qui resteront et qui, en montrant ses bases profondes dans la vie passée des sociétés, préparent son avènement dans l'ordre social nouveau et lui indiquent son rôle dans la vie de l'humanité future.

Revenant à M. Rossi de Giustiniani et à son récent article sur *Dieu*, nous avons à dire que ce qui sort de la plume d'un écrivain aussi distingué mérite qu'on s'y arrête, soit pour être de son avis, s'il est dans le vrai, soit pour le réfuter, s'il se trompe, car les erreurs les plus dangereuses sont celles qui sont professées par les hommes les plus autorisés par leur talent ou par leur renommée. L'article de M. Rossi de Giustiniani, avec d'excellentes tendances et des conclusions qui sont en partie les nôtres, nous a paru contenir des erreurs qu'il était de notre devoir de signaler et de combattre. Ces erreurs résultent d'une façon de raisonner qui, pour ne pas être nouvelle, n'en est pas moins dangereuse et insuffisante. Il y a là une fausse méthode ou plutôt une absence de méthode qui a causé bien des malentendus sur la question de Dieu. C'est contre cette fausse manière de raisonner et contre les vaines discussions qui en résultent que nous voulons d'abord mettre en garde les lecteurs de cette Revue. Cela fait, nous essayerons, dans un second article, de donner la véritable notion de Dieu, en exposant la méthode à suivre pour arriver à l'intelligence *du Divin* et déterminer la fonction de l'*Unité divine*, par rapport à tout ce qui est.

Apprendre à connaître Dieu dans ses rapports avec nous et avec l'ensemble des choses : voilà ce qui nous importe, avec le but de la vie (et les deux choses sont corrélatives et inséparables). Tout le reste est facile à apprendre et nous sera donné par surcroît avec l'étude, le travail et les vies immortelles!

(*A suivre.*) Ch. FAUVETY.

LA PRIÈRE

Tiré du journal la *Liberté* du 14 avril 1885 :

Il est de bon ton aujourd'hui de *blaguer* la prière. Je ne parle pas de ces farceurs sinistres que la bêtise populaire a bombardés législateurs et qui renversent les croix dans les cimetières, comme un gamin décrocherait une enseigne ; élevant à la hauteur d'une doctrine l'iconoclastie électorale. Je parle de vrais savants, qui ne voient, en toute sincérité, dans la prière, qu'une « formule méca-

niquement débitée à heure fixée... sans élan, sans ferveur, par pure habitude ». Prenant la question de plus haut, sans sortir du domaine « scientifique », je demande s'il est ridicule de supposer que des relations puissent s'établir entre nous et cet être hypothétique, que, pour simplifier, j'appellerai Dieu, tout bêtement.

— Pourquoi pas?

Je sais bien qu'au préalable on a droit d'exiger que j'établisse l'existence même de cet être contesté, qui s'est fondu, pensent nos philosophes, au grand soleil de la science, et n'est plus, suivant M. André Lefèvre, qu' « un je ne sais quoi qui réside dans les choses ou qui s'en dégage, tout ce qui, dans l'effort de la pensée, dans l'inspiration de l'art, voire dans le spectacle de la nature, tend vers l'idéal ». Or, ajoute ce savant, « l'idéal, qu'est-ce? Un comparatif élevé à l'absolu, mais indéfiniment variable, selon le temps, la race et la culture. »

Pour nous, qui voyons plus grossièrement les choses, Dieu, c'est le mécanicien du monde; c'est le penseur ingénieux qui a combiné l'équilibre universel, coordonné le mouvement dans la matière, subordonné les soleils et leurs planètes, déterminé la limitation du protoplasme en cellule et le développement de la cellule en tissus, organes et appareils ; prévu l'espèce dans l'embryon et l'insecte parfait dans la larve; imaginé la fécondation inconsciente, qui perpétue l'animalité par l'amour et maintient à l'état d'exception les anomalies éphémères qu'engendre le hasard. Dans notre science, tellement farcie d'hypothèses que, sans ces hypothèses, pas une de nos formules ne tiendrait debout, nous trouvons que l'hypothèse la plus vraisemblable pour expliquer le monde, c'est Dieu. Chacun voit les choses à *sa* manière; dire que je suis un *cause-finalier*, ce qui est le comble de l'insulte scientifique, dans cet ordre d'idées, ne m'intimide pas.

Mais la prière implique la croyance en la possibilité des relations entre Dieu et nous.

Pourquoi pas?

N'y a-t-il de relations que celles qui s'opèrent par l'intermédiaire des sens que nous connaissons?

On sait aujourd'hui le contraire. Les expériences de suggestion ont ouvert un champ nouveau aux investigateurs. On s'affranchit difficilement de la tendance à admettre un milieu intermédiaire, distinct des milieux plus ou moins démontrés, et dans lequel s'opérerait l'échange des pensées.

Déjà les physiciens ont reconnu que dans un milieu d'air raré-

fié, les effets matériels sont différents de ceux que la physique enseigne. Le milieu mental ne serait-il pas de nature à favoriser l'état radiant de la pensée, comme le milieu raréfié détermine ce qu'on appelle aujourd'hui « l'état radiant » de la matière?

Depuis longtemps nous connaissions tous ce fait, dont nous doutions, il est vrai, de suggestions opérées d'une chambre à une autre. J'ai eu, pour ma part, un capitaine qui magnétisait sa cuisinière dans sa cuisine, sans quitter son salon, en lui commandant mentalement de dormir. Je n'avais, je l'avoue, qu'une confiance médiocre dans son témoignage. Cependant, ce genre de suggestions a été expérimentalement démontré. Demain, ce sera une banalité, qui courra les salons où, paraît-il, l'hypnotisme est actuellement à la mode. Dès aujourd'hui, vous pouvez lire dans le dernier numéro de *la Nature*, traduit par le Dr Henry de Varigny, un article des *Proceedings of the Society for psychical research*, où sont exposées les expériences de deux vrais savants : M. W.-F. Barret, « professeur of physics » au collège royal de science d'Irlande, et M. Balfour Stewart, professeur à « Owens college », expériences dans lesquelles le *sujet* n'ayant aucun contact avec l'opérateur, et souvent placé dans un appartement séparé, devine la pensée de l'opérateur, exécute des actes qu'il lui commande mentalement, reproduit des dessins qu'il n'a pas vus, etc. Comment expliquer ces faits, si l'on n'admet pas ce milieu intermédiaire où a lieu l'échange des pensées, sans le concours des sens, milieu dont l'étendue reste indéterminée ; car on n'a pas établi la limite des distances en deçà desquelles peuvent s'opérer ces échanges.

Pourquoi ce milieu ne serait-il pas hanté par un monde » d'esprits » dont nous subissons l'influence, et avec lesquels nous entretenons des rapports plus ou moins conscients ? On croit avoir beaucoup fait quand on a établi que le culte n'est qu'une transformation de pratiques vulgaires ; que la croyance aux esprits n'est qu'un résultat de craintes superstitieuses, qui ont, à l'origine des cultes, donné un corps plus ou moins immatériel à des causes purement physiques, astronomiques ou météorologiques. Mais prétend-on, d'autre part, que la forme animale, telle que nous la présente notre planète, soit la dernière expression de la vie organisée? Et quel motif a-t-on de nier d'une manière absolue tout ce monde d'esprits plus ou moins immatériels : anges, démons, fées, péris, génies, dont toutes les traditions humaines ont peuplé l'espace au milieu duquel nous vivons? Sans doute, l'homme imagine tout cela par des procédés humains ; il a pris

Dieu lui-même à son image; mais on trouve les mêmes tâtonnements, les mêmes procédés à l'origine de toutes nos connaissances, et quelles preuves pouvons-nous donner de la fausseté de ces notions instinctives sinon que la science n'en fournit pas la démonstration? Quelle témérité dans cette prétention de nier ce qu'on ne connaît pas encore; de limiter le domaine de nos croyances au champ du microscope, du télescope, de l'analyse spectrale, — bientôt du microphone, — nos seuls moyens d'investigation!

La prière est instinctive. De quel droit la supprimez-vous au nom de la raison, contrôle de l'instinct? Nul ne songe à nier que la raison soit un flambeau précieux qui éclaire nos déterminations; mais de combien l'instinct lui est supérieur! Si l'enfant n'avait que la raison pour l'inviter à téter; si l'homme n'avait que la raison pour le presser au mariage, quel serait l'avenir de l'individu ou de l'espèce? J'ai montré ici plus d'une fois quelle est la portée de l'instinct chez les animaux à métamorphoses, où la mère fait un nid, le remplit de provisions recueillies et emmagasinées avec une adresse, une perspicacité, une persévérance inimaginables, en vue d'une larve qu'elle ne connaîtra jamais et dont elle ne saurait soupçonner surtout les transformations variées.

Respectons l'instinct!

On ne saurait nier que la tendance à prier est quelque peu mystique. Cependant il n'y a pas que des mystiques à éprouver le besoin de prier. Sans doute, ce besoin se manifestera plus aisément chez le marin isolé sur le vaste Océan, dont l'horizon confine aux lointaines étoiles, que chez le Parisien bousculé dans un bal de l'Hôtel de Ville; mais il ne s'ensuit pas que la prière soit une preuve d'imbécillité ou d'énervement.

Je viens de parcourir une centaine de récits de voyages en Afrique; j'ai été singulièrement touché de voir ces voyageurs intrépides, dont quelques-uns ont témoigné d'une énergie pour ainsi dire surhumaine, recourir, dans les heures de détresse, au Dieu des enfants et lui adresser les prières de tous les misérables. Livingstone, le doux fataliste, est mort à genoux. Stanley, qui jouait à pile ou face la traversée du Congo, soit plus de deux milliers de kilomètres à parcourir à travers un pays inconnu, sauvage, peuplé de cannibales, termine le récit de son épopée par ces mots : *Laus Deo* ! Direz-vous que Stanley, lui aussi, s'est montré fataliste? Il prouve, au contraire, que la foi en Dieu n'exclut pas la foi en soi-même. Pile, c'était l'Est; face, l'Ouest.

Trois fois, il tourna pile, et c'est vers l'Ouest qu'il s'est dirigé ! Fatalistes ou non, tous ces hommes ont puisé dans la prière le courage qui fait les persévérants ; et l'on ne saurait nier qu'ils lui ont dû des consolations dans les jours de tristesse, et de l'assistance dans les jours de découragement, sans que ces prétendues faiblesses les aient amoindris.

Voilà surtout le grand argument en faveur de la prière : c'est la poésie du misérable, la chanson de l'affligé. Si vous ne pouvez, ô savants, prouver l'inanité de la croyance en un Dieu tutélaire ; si vous devez, demain, admettre la vraisemblance des relations mentales dans le monde invisible ; si vous n'osez pas soutenir que la vie est limitée à la terre ; si vous êtes, dans une large mesure, les esclaves de vos instincts et si vous vous en trouvez bien ; si vous n'avez pas d'autre pain à offrir aux affamés d'idéal que le pain de la prière ; si vous n'avez pas de baume plus salutaire pour les blessures du cœur, laissez à tous les infortunés cette croyance qui peuple le foyer ou l'alcôve dans le veuvage des amitiés perdues ; qui donne un confident aux lamentations dont la tristesse vous importune ; qui soutient le courage et prévient la désespérance ; qui, en somme, a pu inspirer de grandes choses et qui console tant de malheureux que rien autre ne peut consoler !

Dr Ad. Nicolas.

CONFÉRENCES DE M. METZGER

Dans une première conférence, M. Metzger répondait à M. de Fonvielle qui avait prétendu que tous les phénomènes spirites (phénomènes des tables) étaient produits par des électro-aimants cachés sous les vêtements ; des crochets attachés aux bras ; des couteaux ou des allumettes passés dans les manches ; des manchettes bien empesées ; enfin des mains poisseuses, barbouillées de confiture, de salive, de sueur (pas de sueur des pieds, avait ajouté M. de Fonvielle, pour montrer sans doute que ce qui lui manque le plus, c'est le véritable esprit parisien).

M. de Fonvielle — admirez sa prodigieuse sagacité — n'a pas découvert moins de deux cents trucs employés par les spirites pour tromper le bon public. Pour mieux convaincre ses auditeurs de la vérité de ses affirmations, le conférencier (M. de Fonvielle) qui est sans doute aussi bon peintre-dessinateur qu'il est homme d'esprit, nous en a montré quelques-uns *figurés en couleur* sur des feuilles de carton. Il nous les eût sans doute montrés

tous, n'était la difficulté de représenter par le dessin ou la gravure des mains barbouillées de confiture.

M. Metzger, après avoir montré tout ce qu'il avait fallu, à M. de Fonvielle, de génie lumineux et de labeur persévérant (!) pour faire des découvertes aussi merveilleuses, a rappelé l'histoire des fameux péroniers, décrite avec tant de brio par M. E. Nus, et l'a recommandée à M. de Fonvielle comme un truc de plus à ajouter aux deux cents déjà découverts. Puis il a examiné les explications successives par lesquelles des hommes de science avaient cru pouvoir rendre compte du mouvement des tables. Celle de Faraday qui prétendait que les tables ne tournaient que parce que les opérateurs exerçaient une pression latérale sur les bords; — celle de M. Chevreul qui dit qu'elles tournent par la tendance au mouvement, par les mouvements inconscients; — celle de M. Babinet qui affirme que si les tables tournent, c'est par les mouvements naissants; — celle du Dr Carpenter qui attribue tous les phénomènes à la suggestion; — celle de M. le comte A. de Gasparin et de M. Chevillard qui admettent l'intervention d'un fluide, fluide qui dépassant la périphérie du corps, peut agir même à distance; — celle enfin de M. A. Maury pour qui tout le talent du médium consiste dans sa merveilleuse sagacité à « scruter l'émotion que trahit l'œil de l'interrogateur, quand arrive le numéro de craquement répondant à la lettre voulue du mot, et à s'y arrêter. » M. Metzger n'a pas oublié, cela va sans dire, l'explication de l'Eglise qui met tout sur le compte de Satan.

Il résultait de cette étude que M. de Fonvielle n'avait rien su voir, n'avait probablement rien voulu voir, puisqu'il avait imaginé, pour expliquer les phénomènes spirites, les singulières raisons qu'on sait; il en résultait aussi qu'il s'était mis en contradiction absolue avec les savants et l'Eglise, avec la science et la théologie. Aussi M. Metzger a-t-il pu conclure que de tous les champions qui jusqu'à ce jour se sont levés contre le spiritisme, M. de Fonvielle était décidément de beaucoup le moins sérieux.

La conférence s'est terminée par ces mots : « Lorsqu'un fait reçoit successivement et en aussi peu de temps, un si grand nombre de solutions différentes, acclamées chacune à son tour comme étant la solution vraie, il n'est peut-être pas téméraire de croire qu'aucune ne résout entièrement le problème; qu'il convient, par conséquent, de chercher ailleurs, d'examiner l'explication spirite. Ce sujet fera l'objet de notre prochaine conférence. »

Dans sa seconde conférence, qui eut lieu le 18 mai, M. Metzger,

comparant, en ce qui concerne le ciel, l'enfer, le purgatoire, l'éternité des peines, le sort des enfants morts en bas âge, des fous, des idiots, de ceux qui, nés dans le vice, ont toute leur vie été placés dans les conditions les moins favorables à leur développement moral — la croyance de l'Eglise à celle du spiritisme, a montré, combien sur tous ces points, la solution spirite est supérieure à la solution chrétienne.

Puis, passant à l'examen des phénomènes sur lesquels les spirites basent leur foi aux esprits et à leurs communications avec nous, il a cité quelques-uns des résultats si curieux obtenus par M. E. Nus. Il a rappelé les expériences faites par le savant astronome allemand, Zöllner, avec l'aide de Slade, le célèbre médium, Il a montré comment le juge Edmunds, étudiant ces phénomènes pour pouvoir détromper le public qui y ajoutait foi, crut lui-même à leur réalité et ne craignit pas de le confesser à la face de tous. — Comment après lui, le professeur Mapes, qui avait entrepris l'étude de ces phénomènes, dans le même but charitable de dessiller les yeux de tant d'hommes « qui, respectables et éclairés sur tous les autres points, étaient, sur celui-là, en train de courir tout droit à l'imbécillité, » piqua à son tour une belle tête « dans les eaux du spiritisme, » emboîtant ainsi le pas à tous les « imbéciles » qui l'avaient précédé dans cette voie, et se déclarant désormais leur frère. — Comment M. Robert Hare, savant éminent, professeur à l'Université de Pensylvanie; — comment M. Robert Dale Owen, l'un des écrivains les plus distingués des États-Unis; — comment Alfred Russel Wallace, l'émule de Darwin; — comment William Crookes, dont tous les spirites connaissent les magnifiques recherches; — comment tous ces hommes de haute valeur scientifique et morale, sont avec beaucoup d'autres, partis comme eux d'une incrédulité complète, arrivés à une foi absolue aux phénomènes spirites.

Après cette revue de quelques-uns des faits spirites et cette nomenclature de quelques-uns des plus éminents d'entre ceux qui se sont convertis au spiritisme, M. Metzger a insisté sur ce point, qu'en présence de tant de savants, écrivains, etc., qui, ayant étudié les phénomènes, sont tous arrivés à croire, on est mal venu vraiment à nous accuser d'être les jouets d'une illusion, de nous laisser aller à je ne sais quelles superstitions d'un autre âge. Et qu'en tout cas, si l'on veut encore nous témoigner le dédain qu'il est, paraît-il, de bon ton de montrer vis-à-vis du spiritisme, nous pouvons nous consoler de ce dédain, étant, comme nous le sommes, en si nombreuse et si respectable compagnie.

Puis, parlant de la vérité et des droits de la vérité, dont nos savants incrédules parlent beaucoup sans toujours suffisamment se préoccuper de savoir ce qu'elle est, ni où elle est, le conférencier a terminé par cette page de M. le comte A. de Gasparin, qui est tout à la fois une invitation véhémente à la recherche de la vérité, quelle qu'elle soit, et à sa propagation, fût-elle même contraire à nos plus chères croyances :

« Le vrai et le bon sont en corrélation étroite et indissoluble ; le vrai sert toujours ; le faux nuit toujours ; je ne connais ni vérités nuisibles ni mensonges avantageux. Ce n'est pas moi qui, la main pleine de vérités, me ferais un devoir de ne pas l'ouvrir. J'ai tellement foi à la vérité ; je suis tellement convaincu qu'elle vient de Dieu, et qu'elle est destinée à nous servir, même au prix de certaines douleurs ; j'aime tellement le grand jour et le plein soleil, quoi qu'il advienne, que je considère l'homme qui retient une vérité captive comme un voleur qui prive l'humanité d'une partie de son patrimoine. Vérités religieuses, vérités politiques, vérités scientifiques, toutes sont bonnes, toutes sans exception ; contre aucune nous n'avons le droit de prononcer blasphème : Cache-toi, tu ferais du mal, l'homme a encore besoin d'erreur et de mensonge. »

« Je ne crois pas, et j'espère que je ne croirai jamais à la théorie des vérités dangereuses ; théorie infâme, qui n'est inventée que pour arrêter tout progrès, pour justifier tout despotisme, pour réhabiliter les crimes du passé et préparer ceux de l'avenir. »

LADINE.

PHÉNOMÈNES SPIRITES EN AUNIS

(Voir la *Revue* du 1er juin 1885.)

VII

On peut dire que, dans le courant du mois de mars, cinq ou six cents personnes ont été voir la petite Savineau. La plupart ont entendu des coups dans la cloison. Beaucoup, ayant interrogé l'Esprit, ont obtenu des réponses satisfaisantes.

Cependant, malgré tous ces témoins, racontant ce qu'ils avaient entendu et vu, le bruit qu'il y avait un *truc* se répandait dans le public. Les autorités firent une enquête ; la gendarmerie se rendit à Esnandes. M. le procureur de la République, M. le capitaine de gendarmerie, visitèrent la maison Savineau ; ils ne découvrirent pas la moindre supercherie. Les gendarmes y passèrent

plusieurs nuits et il paraît que les bruits cessaient lorsque ces honorables défenseurs de la propriété et de la science officielle s'installaient au chevet de l'enfant. On dit pourtant qu'une fois ils entendirent quelque chose ; mais le fait ne se serait pas renouvelé ; on peut donc considérer qu'ils ne furent pas convaincus.

Le *Courrier de la Rochelle*, journal républicain, prit texte de la timidité que montrait parfois le phénomène pour railler les visiteurs. « Une procession de gens, croyants ou non, a défilé « depuis quelques jours, disait-il, dans cette maison. Devant la « rumeur publique, M. le capitaine de gendarmerie d'un côté, « M. le procureur de la République d'un autre, s'y sont égale- « ment rendus. En leur présence, *comme en présence de toute* « *personne un peu sérieuse*, l'Esprit a gardé un silence pru- « dent. Il n'y a donc là qu'une *fumisterie* dont on ne tardera « pas sans doute à *découvrir l'auteur* et qui trouve son prin- « cipal aliment dans la *badauderie de la population. Nous* « *aurons occasion d'y revenir* (1). »

Ce langage... opportuniste valut au *Courrier de la Rochelle* une réponse un peu vive que lui adressa un habitant d'Esnandes et qui parut dans l'*Echo rochelais*, journal conservateur (2). Le *Courrier* riposta en accusant l'*Echo* de défendre les « doctrines du spiritisme ». C'était une erreur. L'*Echo* n'avait pas défendu le spiritisme ; il avait pris, tout simplement, la défense de la vérité en racontant les faits sans commentaires. Il avait dit notamment : « L'enfant de la femme Savineau ayant été transportée à Saint- « Ouen (village voisin d'Esnandes) pendant trois jours, l'esprit « frappeur a poursuivi le cours de ses opérations à Saint-Ouen « et on n'entendait plus rien à Esnandes. Réintégrée au domicile « paternel, les opérations ont recommencé. On va, dit-on, placer « cette enfant extraordinaire à l'hospice de la Rochelle où nos « docteurs seront mis aux prises avec la force mystérieuse qui « ahurit les habitants d'Esnandes et de bien d'autres lieux (3). » L'*Echo rochelais*, se tenant dans son rôle d'*écho*, avait donc seulement raconté les faits que tout le monde connaissait à Esnandes. Dans son numéro du 28 mars, le jour même où le *Courrier* l'accusait de défendre les doctrines du spiritisme, l'*Echo* disait encore : « Les faits qui se passent à Esnandes dans la « maison des époux Savineau, préoccupent toujours vivement « le public. On fait des commentaires de toutes sortes, non seu-

(1) *Courrier de la Rochelle* du 21 mars.
(2) Voir *Revue spirite* du 15 avril.
(3) *Echo Rochelais* du 21 mars.

« lement à la Rochelle, mais aussi dans tout l'arrondissement.

« Voici, d'après ceux qui ont vu de près le phénomène — puis-
« que *phénomène* il y a — quels ont été les faits particulière-
« ment remarqués depuis plus d'un mois : 1° coups frappés avec
« force dans la cloison à une distance assez grande de l'enfant
« malade, pour qu'il ne soit pas possible à celle-ci d'atteindre,
« avec ses pieds ou ses mains, cette cloison ; 2° grattements dans
« l'épaisseur du lit, tantôt sur un point, tantôt sur un autre ;
« 3° soulèvements des couvertures ; 4° mouvements des rideaux ;
« 5° tapes, parfaitement entendues de l'assistance, données sur
« la figure ou les lèvres de la petite malade. »

« Le phénomène aurait en outre un caractère intelligent. Ce
« caractère s'affirmerait par des réponses, presque toujours
« exactes, faites au moyen de coups frappés dans la cloison, à
« des questions posées par les assistants. »

« Nous donnons ces détails pour satisfaire la légitime curiosité
« de nos lecteurs et nous attendons toujours que la justice « qui
« informe » fasse connaître au public le résultat de ses informa-
« tions. »

A cet article, précis et mettant bien les faits en lumière, le *Courrier de la Rochelle* ne trouva rien à répondre. Il avait cherché à jeter le ridicule sur son confrère en faisant remarquer que celui-ci prenait la défense du spiritisme, mais il n'avait pu trouver d'arguments sérieux. Il avait persiflé la prétendue *badauderie* du public, mais il ne lui avait pas été possible de mettre dans leur tort les gens qui prétendaient voir là un phénomène véritable. Aussi le *Courrier de la Rochelle* ne donna-t-il pas suite à la discussion. Lorsque la petite Savineau fut envoyée à l'hospice, il ne signala point le fait. Il aurait pu dire cependant que les bruits ne s'y produisaient pas et qu'il avait bien eu raison de prétendre que tout cela n'était qu'une *fumisterie*. Il n'osa même point publier un article dans ce sens. Le dernier mot resta donc à l'*Echo rochelais* et, de ce dernier mot, on vient de voir la forme nette et très claire. Du reste, si le *Courrier* avait été *bien sûr* que les bruits constatés pendant si longtemps à Esnandes n'existaient plus, il est probable qu'il n'eût pas laissé tomber ainsi la discussion, après avoir promis surtout de *revenir* sur la *fumisterie* qui le mettait en si grande colère. Mais il faut croire que les personnes chargées de soigner la petite Savineau à l'hospice n'ont pu se faire encore une opinion bien arrêtée au sujet du cas singulier de cette enfant, puisque jusqu'à présent (28 avril) l'organe officiel des savants rochelais n'a pas écrit

une seule ligne pour annoncer que la jeune fille se trouvait maintenant dans un état normal. Al. VINCENT.

INFLUENCE MAGNÉTIQUE DES MOLÉCULES SPIRITUELLES SUR LES PRINCIPES ATOMIQUES DE LA MATIÈRE

La question magnétique est aujourd'hui à l'ordre du jour : c'est une de celles qui préoccupent le plus vivement les personnes curieuses de pénétrer les secrets de l'organisme humain.

Ce n'est pas nous, spirites, qui nous plaindrons du regain d'actualité dont jouit la science de Mesmer, que les savants de la première moitié de ce siècle avaient tenté d'étouffer en organisant autour d'elle la conspiration du silence.

Aujourd'hui tout le monde s'occupe de magnétisme, et, bien que le plus grand nombre ne cherche dans ces expériences qu'un passe-temps et un moyen de tromper les ennuis de l'oisiveté, nous ne devons pas moins nous féliciter de cet engouement, si passager qu'il semble devoir être.

A notre avis, il est indispensable pour aborder utilement l'étude des phénomènes magnétiques, de s'appuyer sur les données de la science spirite : il faut, en effet, connaître à fond le jeu de l'organisme humain pour comprendre comment il peut être influencé par l'action magnétique ; or le spiritisme seul, par la connaissance qu'il nous donne des propriétés du périsprit, peut nous permettre de suivre la force magnétique se propageant à travers ce fluide pour aboutir aux organes matériels ; et c'est plus particulièrement ce côté de la question que nous désirons examiner dans les considérations qui vont suivre, dont l'intérêt n'échappera à aucun des lecteurs de la *Revue* familiarisés avec les études fluidiques.

I

Tous les spirites savent que l'incarnation est une condition indispensable du progrès dans notre humanité arriérée.

Un des premiers et des plus appréciables bienfaits de l'incarnation est de permettre aux esprits de rompre avec leur passé ; leurs atomes périspritaux, au contact de la matière qu'ils attirent et fixent pour former les divers organes, perdent insensiblement les tendances contractées pendant l'erraticité : l'esprit dégagé des habitudes anciennes dont la force opposait souvent un sérieux obstacle à l'exercice de sa liberté, peut entrer dans une nouvelle

voie en obéissant aux conseils et aux leçons de ceux qui ont mission de guider ses premiers pas dans la vie terrestre.

Nous allons étudier, avec quelques développements, le mécanisme de l'action magnétique pour faire ressortir l'efficacité de ce mode de traitement des maladies; car, à notre avis, si on magnétise encore si peu, c'est qu'on n'a pas confiance au résultat final parce qu'on ne s'explique pas comment il peut se produire. On veut comprendre avant d'agir; et c'est là, nous le reconnaissons, une prétention bien légitime; la foi appuyée sur le raisonnement ne peut que donner à notre volonté une impulsion plus énergique et contribuer puissamment à la réussite de nos efforts.

II

Les recherches physiologiques nous ont mis à même de connaître comment la vie se transmet et s'entretient dans les différents règnes de la nature. Chez les animaux et chez l'homme, nous savons que l'ovule une fois fécondé, le travail vital commence et se manifeste par l'incorporation des matériaux fournis par le sang, et la formation des éléments anatomiques qui se développent et se reproduisent selon les lois de l'évolution spécifique. La matière entraînée dans le tourbillon vital perd une partie de ses anciennes propriétés, pour revêtir celle de la substance organique et devenir entièrement semblable à elle : c'est ce phénomène qu'on désigne sous le nom d'*assimilation* (du latin, *similis*, semblable). Lorsqu'elle a satisfait aux besoins de la nutrition, la matière cesse d'être semblable aux éléments dont elle faisait partie, et alors elle est éliminée : il y a *désassimilation*, et c'est par ce double mouvement d'attraction et de répulsion, d'assimilation et de désassimilation successives que s'exerce l'activité vitale, et que peuvent se nourrir et se reproduire les différents éléments anatomiques, cellules, fibres, tubes, etc., dont l'enchevêtrement réciproque et la texture composent les divers tissus de l'organisme.

Comment la matière peut-elle ainsi se transformer sous l'action des forces vitales, au point de revêtir une activité temporaire, et d'influencer par contact les autres substances? La science s'est contentée de constater le fait sans chercher à nous en donner l'explication, parce qu'elle répugne à admettre l'intervention des causes extra-matérielles, et, tranchons le mot, parce qu'elle s'obstine à méconnaître l'action du principe spirituel. Pour nous spirites, nous n'avons pas à partager ces hésitations ou ces répugnances de la science : le champ fluidique et spirituel est devant

nous, prêt à nous donner d'abondantes moissons si nous savons le cultiver avec intelligence et activité ; mettons-nous donc hardiment au travail, sans nous laisser détourner par les craintes des timides ou les sourires des incrédules.

Au moment où le germe est fécondé, quelques molécules du périsprit des parents s'unissent intimement à sa substance et attirent par sympathie les premières molécules de l'organe périsprital de l'esprit errant prêt à s'incarner. Celui-ci se trouve dès lors rattaché au germe destiné à devenir son corps. Chacune de ses molécules périspritales vient tour à tour participer au travail de développement de l'embryon en se juxtaposant aux éléments déjà formés et servant de centre d'attraction à la matière pour en créer de nouveaux : en même temps le périsprit rayonne ses propriétés sur la substance en voie d'incorporation, de façon à la rendre semblable à celle qu'elle est destinée à remplacer dans la construction des éléments anatomiques.

Il semble résulter des explications que nous venons de donner que le but essentiel du principe vital soit de mettre la matière en relation intime avec le fluide pour permettre à celui-ci de l'influencer en lui transmettant ses propriétés et ses tendances.

L'union du fluide et de la matière serait donc pour ces deux substances une occasion de progrès. Il est à croire également que les rapports du principe spirituel avec les fluides sont ordonnés par Dieu en vue de leur avancement respectif. Qu'est-ce en effet qu'un esprit? C'est un foyer d'activité d'où rayonnent incessamment les tendances les plus diverses sous forme de pensées ; si les pensées sont bonnes les propriétés transmises au fluide ambiant sont salutaires et bienfaisantes ; si au contraire elles sont mauvaises, les fluides en sont viciés et s'altèrent de façon à perdre une à une leurs propriétés caractéristiques, consistant dans l'écartement et l'indépendance réciproques de leurs molécules et de leurs atomes. Mais l'âme, tout en altérant ses fluides, se purifie elle-même puisqu'elle se débarrasse en partie de ses mauvaises tendances : si celles-ci n'étaient absorbées par le fluide périsprital, elles reviendraient naturellement à leur point de départ et ne pourraient que nuire à l'amélioration de l'esprit, en réagissant incessamment sur lui.

Mais les relations avec le monde extérieur ne se bornent pas aux impressions acquises par l'entremise des sens : les expériences spirites nous ont démontré que l'esprit incarné n'est pas renfermé dans son corps comme dans une prison dont les murs seraient impénétrables, et les portes scellées : il lui est permis de

rayonner loin de ses organes auxquels il est rattaché par le lien du périsprit, qui ne se rompt qu'à la mort, mais qu'il lui est donné d'allonger, dans une certaine mesure, de façon à jouir d'une liberté relative. Cette émancipation de l'âme se renouvelle périodiquement aux heures du sommeil. Alors les atomes périspritaux, au moyen desquels elle entretenait sa vie de relation, quittent momentanément les organes des sens entrés dans le repos, et se groupant selon leur degré de dématérialisation, forment une chaîne fluidique d'autant plus longue que le fluide est plus épuré, et dont chaque anneau est constitué par un atome : ceux qui ont le plus d'affinité pour la matière touchant au corps, et les plus éthérés aboutissant à l'âme.

En vertu de cette nouvelle disposition de son fluide, l'esprit peut entrer en rapports avec ses frères de l'erraticité et vivre, dans une certaine mesure, de la vie spirituelle qui était sa condition normale avant l'incarnation : de sorte que, pendant la veille, l'âme est en relation avec le monde matériel au moyen de ses sens, et que, tant que dure le sommeil, elle fait échange de pensées avec les esprits de l'espace par l'intermédiaire de ses atomes périspritaux les plus subtils. Mais la communication entre l'âme et le corps n'en existe pas moins pendant le sommeil ; elle se traduit même par une suractivité dans les fonctions de la vie végétative.

Et lorsque au réveil les atomes périspritaux auront repris leur place dans l'organisme, si les impressions recueillies pendant le sommeil n'ont pas été entièrement absorbées par la substance corporelle, l'âme les retrouvera sous forme de songes, et quelquefois elle pourra avoir ainsi un souvenir plus ou moins précis des milieux visités pendant le dégagement, et des incidents qui ont signalé son voyage dans les espaces.

A mesure que l'incarnation se prolonge, le fluide périsprital devient de moins en moins propre à attirer les substances matérielles, et il acquiert toujours plus difficilement les propriétés nécessaires pour remplir cette fonction. Lorsque la vie a été régulière et que l'incarné a satisfait à ses besoins avec modération, sans chercher à les pervertir par des excitations factices, cette modification du fluide se poursuit insensiblement sans brusques secousses, et l'on arrive lentement au terme de la vie, après avoir mis à profit la plupart des bonnes résolutions prises dans l'erraticité, et fait un pas décisif dans la voix du progrès. Mais malheureusement ces cas, d'existence calme et normale, sont de beaucoup les plus rares. Un trop grand nombre d'hommes gaspillent leur énergie vitale et dépensent en quelques années la provision

destinée à leur assurer une longue carrière. La conséquence inévitable de tous ces excès est de faire contracter à leur fluide des tendances contraires à la fonction qu'il doit remplir. Dans certains cas, le périsprit au lieu de continuer à influencer la matière, subit au contraire son influence et devient inerte comme elle; alors ses atomes ne font plus qu'un avec les tissus, et restent emprisonnés au milieu des éléments qui devraient être éliminés, gênant ainsi l'acte important de la désassimilation.

Nous avons la ferme conviction que ces diverses irrégularités, dans le fonctionnement de l'organisme, peuvent être corrigées par l'action magnétique convenablement dirigée.

Nous sortirions des bornes que nous nous sommes tracées dans cet article, si nous abordions le sujet important de la magnétisation spirituelle. Il est trop vaste pour être traité incidemment; nous espérons y revenir avec l'aide de nos guides, et alors nous mettrons en évidence, avec tout le soin possible, les résultats de l'action réciproque des incarnés sur les désincarnés au point de vue de la santé et de la maladie physiques et morales.

CÉPHAS.

RÉPONSE A M. J. GUÉRIN

Cher Monsieur et frère,

Vous me faites dire dans votre lettre (1), en ne citant *qu'une partie seulement* de mon article (qui d'ailleurs à cet endroit manque un peu de clarté), des choses qui ne sont pas tout à fait dans mes idées. Veuillez relire cet article en entier et vous vous apercevrez vite qu'il est bien loin de contenir tout votre corps d'accusation. Je trouve même que vous n'êtes pas juste et ne tenez pas compte des efforts de cyclope que je fais dans l'*Anti-Matérialiste* pour amener mes lecteurs à croire à la réalité bien certaine de l'existence des Esprits et pour ancrer la foi dans leur âme.

En fait d'*Elémentaires* et d'*Elémentals*, je vous avouerai franchement que je n'y vois pas plus loin que le bout de mon nez. J'ai souvent demandé ce que c'était à mes frères en Théosophie qui n'ont pas su, ou voulu, me le dire, la véritable connaissance de ces forces occultes appartenant, paraît-il, à un degré d'initiation que je n'ai pas.

Enfin, — je suis peut-être un hérétique en fait de spiritisme

(1) Page 262 de la *Revue spirite* du 1er mai 1885.

orthodoxe (que Dieu me pardonne!). — Je crois en effet que les périsprits (je ne sais quel autre mot employer pour exprimer ce qui persiste de l'animal après sa mort) des animaux qui meurent et qui sont d'ailleurs destinés à devenir des périsprits d'hommes (mais n'allez pas me prendre au mot, je vous en supplie!) car, suivant moi, nous sortons tous, par évolution, des formes inférieures, que ces périsprits, dis-je, sont des forces plus ou moins intelligentes qui peuvent avoir sur l'homme une influence mauvaise et même dangereuse. Mais ce n'est là évidemment qu'une opinion personnelle, intuitive, dont il me serait complètement impossible de démontrer la vérité.

Les âmes des animaux que nous tuons ou tourmentons

Puisse tout ce qui a vie être délivré de la souffrance!

se vengent après leur mort.

C'est ce qui faisait que Pythagore, le végétarien, engageait ses disciples à respecter les animaux, *nos frères inférieurs de la création*, et de ne point manger de leur chair, persuadé qu'il était que leurs périsprits étaient naturellement attirés par le corps de l'homme, ainsi repu d'elle, et constituaient la véritable cause de toutes les maladies.

Enfin je termine en suppliant mes lecteurs de ne point prendre ce que je dis comme parole d'Évangile. Je dis ce que je pense comme tout philosophe qui cherche sans prétention, et je ne suis qu'un simple étudiant qui n'aura jamais la sotte fatuité de croire qu'il ne peut pas lui arriver souvent de s'égarer.

Si je devais répondre à toutes les lettres de ceux qui ne partagent pas mes opinions, ma vie se dissiperait en vaine correspondance. J'estime d'ailleurs que toutes nos discussions sont inutiles quand elles portent, comme c'est ici le cas, sur des choses que je crois être incapables d'être connues de nous. Nous devons donc nous résigner et attendre patiemment que la mort, l'aimable mort, la mort trois fois bénie, vienne, en nous retirant de notre prison de chair, nous mettre face à face avec la vérité et nous faire enfin comprendre ce qui, ici-bas, dépasse évidemment nos faibles moyens; car, nous n'y sommes, hélas! que des aveugles s'escrimant à définir le bleu, le rouge ou le marron.

Quant à croire tout ce que les Esprits nous disent, il y a vraiment trop de contradictions chez eux pour ne point être payé pour se tenir dans les bornes d'une sage réserve.

Veuillez agréer mes fraternelles salutations.

René CAILLIÉ.

ALPHONSE TOUSSENEL

Figaro du 4 mai 1885 : Un savant vient de mourir, qui fut un des plus brillants prosateurs de ce siècle et dont les travaux, peu répandus, ne sont pas, selon moi, classés à leur rang. Sans vouloir molester les membres de l'Institut, j'estime que la présence de l'auteur de l'*Ornithologie passionnelle* et de l'*Esprit des bêtes* n'eût point été déplacée sur les gradins de l'immortelle compagnie. En attendant que justice soit rendue à l'écrivain, je veux parler de l'homme que j'ai, jadis, beaucoup pratiqué et toujours aimé. Alphonse Toussenel avait l'extérieur et les façons d'un officier en retraite : son teint basané, sa moustache blanche, le ton cassant de sa parole, la brusquerie de son geste et son ruban rouge décoloré par les averses, permettaient de s'y tromper. Malgré ses soixante-huit ans, il faisait quotidiennement ses dix lieues, quel que fût le temps, et quand la nuit le ramenait au logis, il apparaissait plus alerte, plus pétulant, plus verbeux qu'au départ. C'était un conteur primesautier, dont la prolixité ne fatiguait pas, parce qu'elle était personnelle, ne se répétait jamais et débordait de déductions inattendues.

— Mes enfants, dit-il un soir, je ne puis digérer la perte de l'Alsace. Ce n'est pas le sol que je regrette, ce sont deux types qu'on ne trouvait que là : la nourrice et le gendarme. La nourrice c'est-à-dire la vie; le gendarme, c'est-à-dire la sécurité. La race des robustes va disparaître, l'ère des filous va commencer! Adieu, brave Gretchen! Adieu, sublime Pandore!... La Prusse nous a pris le meilleur de la France!.....

Toussenel s'est éteint à quatre-vingt-deux ans. Il m'avait affirmé qu'il mourrait centenaire. D'après ses théories, l'homme doit durer un siècle s'il débarque en ce monde sans infirmités et tette, dès le premier jour, une femme sobre, chaste et active; ajoutez que, ces derniers temps, la goutte l'empêchait de chasser, qu'il était moins invité, moins recherché; une mélancolie s'empara de lui qui triompha de sa vigueur et il trépassa doucement — comme un Juste... — Il avait sur la mort des idées qui n'ont point assombri ses instants suprêmes.

— Je sais le *par delà*, me disait-il d'un accent sincère et convaincu. La mort est une libératrice au cou de laquelle nous devons sauter avec la joie d'un captif qu'on délivre. A la mort succède un état délicieux de bien-être immatériel, une ineffable sensation de bonheur éternel et d'extase sans fin... Ne souriez pas, c'est certain.

Durant ces confidences singulières, son timbre, ordinairement rude, devenait presque mélodieux, et il baissait le ton, comme s'il m'eût confié un secret. Il me parlait souvent de ces béatitudes posthumes en homme qui les avait éprouvées, avec la calme certitude des visionnaires et la placide assurance des illuminés. Il insistait toujours sur l'épanouissement de l'âme flottante dans l'éther, débarrassée enfin de sa gaine de chairs altérables et putrescibles... Et sa voix tombait dans la nuit, grave et sonore, semblable à la parole d'un sage de l'antiquité... Socrate ne devait pas discourir autrement de l'immortalité.

Il s'interrompait parfois pour m'expliquer les mœurs et les habitudes d'un oiseau qui s'abattait d'un vol rapide sur le fleuve dont nous longions la rive, buvait à la hâte et disparaissait dans les roseaux en jetant une note joyeuse.

A l'époque des chasses, je ne me lassais pas d'entendre ses dissertations zoologiques qui abrégeaient la longueur des étapes et adoucissaient l'amertume des déceptions cynégétiques. Nul, y compris Buffon qu'il malmenait volontiers, n'a mieux décrit, mieux observé, mieux compris les animaux. Il prétendait que tous — sans excepter les fauves — sont nés pour vivre dans le commerce de l'homme, lui prêter le concours de leurs instincts et lui payer le tribut de leurs dépouilles.

— Cette sympathie, cette association, ce dévouement datent de l'arche de Noé, affirmait-il. C'est nous qui avons rompu l'accord par de méchants procédés et d'inutiles persécutions. Et malgré tout, le croirait-on? les bêtes nous aiment et nous recherchent. Les bruits humains les attirent. C'est une loi que subissent les plus timorées. N'est-ce pas sous les murs des fermes que s'étendent les champs les plus giboyeux? Est-ce que les lièvres et les perdreaux ne se tiennent pas de préférence dans les vergers des hameaux? Les terriers les plus fréquentés ne se trouvent-ils pas à la porte même de la hutte des gardes? Tous les charbonniers vous conteront que les chevreuils les contemplent avec plus de curiosité que de terreur, les approchent et finissent par saisir entre leurs doigts le pain qu'ils leur tendent.

Un jour, il s'arrêta devant un noisetier...

— Il y a un nid là-dedans.

— A quoi voyez-vous ça?

— Naïf! me dit-il, vous ignorez donc la propreté des oiselets? Ils ne sont pas, comme nous, des êtres infirmes, sans pudeur et sans délicatesse, qui souillent leurs langes. Leurs yeux sont encore fermés, leurs membres débiles leur donnent à peine la

force de se mouvoir qu'ils savent se retourner et jeter hors de leur berceau le trop plein de leurs entrailles. Or, quand vous verrez comme ici, sur les feuilles basses d'un buisson des taches blanchâtres, élevez par la pensée, dans l'espace, une ligne perpendiculaire à ces taches et suivez des yeux le trajet ascendant de cette ligne, vous rencontrerez, plus ou moins haut, blottie dans un savant lacis d'herbes sèches et tapie sur un lit de laine et de duvets, une société de jeunes bipèdes, palpitants dans l'attente d'une pâture qu'on est allé quérir.

Et abaissant la branche la plus élevée du noisetier, le naturaliste me désigna de l'œil un nid de fauvettes. Ils étaient hideux, ces petits!... mais la mère, qui voltigeait aux alentours en jetant des cris d'alarme, me prouva que la grâce et la beauté viennent aux plus laids avec le temps... Je parle des oiseaux, bien entendu! Furne acheta un jour une toue (espèce de grand bateau plat) sur laquelle il éleva un abri de planches légères. L'intérieur de ce kiosque flottant où l'on se retrouvait, les tantôts, à l'heure du bain froid, fut tapissé de toiles; et les peintres sédentaires ou nomades de la localité couvrirent ces panneaux de figures, de paysages et de pochades plus ou moins sérieuses. Furne, obligé de quitter les Plâtreries, me céda cette embarcation originale : c'est ainsi que je devins possesseur de la charge de Toussenel.... par *Rion*.

Jusqu'à présent, je l'ai regardée en riant : aujourd'hui, je la considère avec attendrissement... Je pense que ce brave homme n'est plus et je me surprends à pleurer comme une bête... C'est bien naturel, après tout! Est-ce que toutes les bêtes ne doivent pas pleurer Toussenel, qui fut leur biographe et leur ami!

ADRIEN MARX.

Nota : Spirites, mes frères, lisez ce livre plein de haute philosophie et d'humour, d'observations fines et admirables, intitulé : L'*Esprit des bêtes*, par A. Toussenel, le grand spiritualiste que vénérait Allan Kardec.

ÉTUDES SUR L'ORGUEIL, PAR UN ESPRIT

Voir la *Revue* du 15 mai 1885.

13 février 1885. L'orgueil, qui est aujourd'hui un grand obstacle à de nouveaux progrès, nous a rendu de nombreux services à travers les âges. Il a sauvé bien des malheureux de la mort à une époque où la charité était peu pratiquée, et où un vain

amour-propre était le seul mobile qui poussait le seigneur châtelain ou le riche marchand à venir en aide aux malheureux. Ils achetaient, à beaux deniers comptants, la renommée qui s'attachait à leur nom, et ce n'était pas pour empêcher un frère de mourir de misère qu'ils l'assistaient, mais pour s'entendre proclamer le plus généreux, le plus bienfaisant de la contrée. La race de ces orgueilleux-là n'est pas éteinte ; vous en avez connu quelques-uns. On peut encore, en se mettant au même point de vue, signaler certaines ventes de charité, où beaucoup de belles dames luttent entre elles à qui arrachera le plus d'argent à leurs amis et connaissances. Les malheureux en profitent, mais cependant c'est à eux que l'on a le moins pensé.

L'orgueil est donc capable de rendre généreux, et de délier les cordons de plus d'une bourse. Il rend courageux aussi, et plus d'un a fait à son pays, ou à sa famille, le sacrifice de sa vie, qui n'avait d'autre mobile que de faire vivre le souvenir de son nom. Combien y en a-t-il qui se dévoueraient à ce point, si eux seuls devaient en avoir connaissance ? Bien peu assurément.

L'orgueil rend honnêtes beaucoup de gens qui frémissent à la seule pensée qu'une action basse pourrait leur être imputée. Il leur semble qu'ils mourraient de honte si l'on était en droit de leur appliquer l'épithète de voleur, et quelques-uns de ceux-là ne se font aucun scrupule de dépouiller leurs frères par la ruse, lorsqu'ils savent que leurs agissements sont considérés comme excusables par une opinion publique pervertie, et que leur considération n'en souffrira pas. On ne volerait pas un louis dans la caisse d'un ami, mais on lui prendra sa femme sans scrupule, parce que les préventions condamnent le premier de ces méfaits et excusent l'autre. Le soin de leur considération, ou, ce qui est la même chose, l'intérêt de leur orgueil est le seul mobile des gens dont je parle. Mais il n'est que juste de constater que, dans de nombreuses circonstances, ces sentiments-là les détournent de faire le mal.

Par ces divers exemples il est facile de voir que l'orgueil est capable de préserver l'homme de bien des chutes. Certes il serait bien préférable de faire toujours le bien pour le bien lui-même. Mais en attendant que nous ayons acquis la force morale nécessaire, il est heureux que souvent l'orgueil nous empêche de faire le mal auquel nous pousserait l'égoïsme. Nous ne sommes pas encore bons, mais déjà nous attachons un grand prix à paraître bons ; c'est un premier pas. Un peu plus tard nous comprendrons que le meilleur moyen de passer pour bons est de l'être véritable-

ment, et peu à peu nous acquerrons la force morale nécessaire pour ce progrès. L'orgueil n'aura pas peu contribué à nous déterminer à agir vigoureusement sur nous-mêmes, pour réprimer nos mauvais penchants.

Cependant il n'y a pas que du bien à dire de l'orgueil, loin de là. C'est un glaive à double tranchant. S'il pousse dans certains cas à faire une bonne action et à en éviter une mauvaise, dans certains autres il pousse à perdre un frère innocent, à commettre un crime même, pour éviter une tache sur notre renommée. Tout plutôt qu'avoir à rougir ! c'est le cri qui domine la conscience de l'orgueilleux. Aussi que de maux incalculables cette funeste passion a déjà produits ! Que de guerres acharnées ont coûté la vie à des centaines de mille de braves gens, pour la satisfaction de l'orgueil d'un potentat, ou de son ministre, ou même d'un seigneur des temps féodaux! Les troupeaux humains étaient conduits à la boucherie sans autre motif, et personne ou presque personne n'y trouvait à redire, parce que ce mobile était compris de tous et reconnu valable, seulement on décorait l'orgueil d'un autre nom, et il semblait que c'était pour l'honneur des souverains que l'on s'égorgeait, et aussi pour l'honneur de leurs peuples qui était solidaire du leur.

L'orgueil a été cause encore de la condamnation de plus d'un innocent, et de bien d'autres méfaits que vous pouvez mettre à sa charge.

Est-il donc en effet un bien ou un mal? Quel plateau de la balance l'emportera ?

Je n'hésite pas à déclarer que, malgré le bien qu'il produit dans certains cas, l'orgueil est un mal. Mais c'est un mal nécessaire. Etant données notre nature et notre origine, il était impossible qu'un très grand nombre d'entre nous ne tombassent pas dans l'égoïsme, d'où l'on ne sort que par l'orgueil. L'égoïste pur fait le mal sans vergogne quand il lui profite. Mais il commence à résister à ses mauvaises tendances quand il devient orgueilleux. Il n'est pas encore bon, mais il veut le paraître et pour cela il fait le bien. Peu à peu il s'y habitue, il s'aperçoit des satisfactions intimes de conscience que la pratique du bien lui procure, il constate par l'expérience même la supériorité de la vertu au point de vue du bonheur qu'elle donne, et c'est ainsi qu'avec le temps, au milieu de nombreuses chutes, s'accomplit le progrès moral. On le doit en quelque sorte à l'orgueil, parce que c'est lui qui nous a donné la force de faire le premier pas dans le bien, de faire en quelque sorte le premier essai du bien. Il est en effet remarqua-

ble que, si l'orgueil, ainsi que je l'ai dit, pousse parfois à de grands abus, à de grands crimes publics ou privés, cependant il est presque sans exemple qu'il ne pousse pas en même temps les mêmes hommes à quelques bonnes actions.

(*A suivre.*) (Groupe Bisontin.) UN ESPRIT.

LA VIERGE MARIE ET LES VERSETS DE SAINT MATHIEU

Messieurs : Dans le n° 3 de la *Revue* du 1er février 1885, M. C. Lieutaud, de Rio-de-Janeiro, appelle l'attention de toutes les personnes s'occupant de la virginité de Marie sur les versets 24 et 25 de l'Évangile suivant saint Mathieu.

Suivant le conseil de notre frère en croyance, j'ai étudié les deux versets signalés, ainsi que le chapitre 1er dont ils font partie.

L'Évangéliste commence par énumérer les générations (3 fois 14) qui forment depuis Abraham jusqu'à Joseph, époux de Marie, une suite non interrompue. — Les prophéties avaient en effet annoncé que le Sauveur devait naître de la race de David. Or, au verset 18, l'auteur déclare que Marie, *fiancée* de Joseph, se trouva enceinte *avant qu'ils fussent ensemble.* Il résulterait de là que Jésus ne serait nullement un descendant de David, mais bien, comme on le dirait de nos jours, un enfant naturel.

Je ne veux pas en ce moment rechercher si cette situation faite au Sauveur est ou n'est pas en contradiction avec les attributs de Dieu. Je désire seulement faire remarquer à M. Lieutaud :

1° Que les passages signalés de l'Évangile suivant saint Mathieu ne renferment rien qui prouve la virginité de Marie.

2° Que saint Mathieu, ayant à parler de la naissance de Jésus, n'a pu s'inspirer que des récits qui lui ont été faits *oralement*, et qu'il a pu ainsi être entraîné à accepter *la légende* comme une *histoire vraie.*

Quelle que soit du reste l'opinion que l'on se forme sur la naissance de Jésus et les circonstances qui l'ont précédée, je crois fermement que les spirites ne peuvent faire autrement que de regarder Jésus comme un esprit arrivé à la plus grande perfection que la créature puisse atteindre. Tous sont, je le pense, d'accord sur ce point.

Quant au reste, ce sont des questions dont l'étude est certainement des plus intéressantes, et sur lesquelles il est bon d'ouvrir la discussion, bien qu'il ne soit peut-être pas en notre pouvoir, pour le moment du moins, de trouver la vraie solution. La diffé-

rence d'opinion sur ces points ne porte donc aucune atteinte à l'unité de croyance qui doit exister entre les spirites.

Pour ma part, je pense que M. Lieutaud doit être remercié de son appel à notre attention, et je serais heureux qu'il voulût bien faire connaître le résultat de ses réflexions.

Je désire, Monsieur le Directeur, que vous ne trouviez pas ma lettre trop indigne d'une insertion dans la *Revue*, et je vous prie d'agréer les respectueuses salutations de votre frère en croyance.

Maurice ARNAUD.

SATAN EN PROCESSION

On n'a pas assez remarqué, le jour de la procession sacrilège, une société satanique qui a osé s'y produire sans pudeur.

Elle offrait, elle aussi, sa couronne où était inscrit son nom : *Société des Spirites*.

Ce sont les gens qui prétendent avoir des relations habituelles avec Satan et font profession d'entretenir sur la terre un commerce anticipé avec des esprits mauvais.

C'est la première fois que pareille exhibition s'est vue et a été tolérée dans une cérémonie publique et officielle.

Il faut remonter au temps des Manichéens, qui prétendaient qu'il y a deux dieux, celui du bien et celui du mal, pour retrouver de pareilles insanités et de pareilles audaces.

Chassez Jésus-Christ; vous aurez Satan.

LE FR.

Nous pensons qu'il est inutile de commenter l'article ci-dessus publié dans le journal « LA CROIX » du jeudi, 4 juin 1885. Tous nos lecteurs apprécieront et jugeront.

Ce qu'il y a de bien plus triste que de voir notre *Société satanique* suivre le convoi de Victor Hugo, c'est l'IMMENSE bêtise du FR. qui a écrit ces treize lignes.

Grâce à lui on saura dans les cinq parties du monde, où notre revue — *satanique* aussi, sans doute, — a le malheur de pénétrer, que *croire en Dieu, à l'immortalité de l'âme*, avoir la certitude *de revoir* nos chers disparus, avoir pour devise « *Hors la Charité, point de salut* » est *Œuvre démoniaque*...

M. L.

CURIOSITÉS HISTORIQUES : — La Révolution française fut prédite en 1414 par l'évêque de Cambrai, Pierre d'Ailly, surnommé le *Marteau des hérétiques*.

Il était aumônier de Charles VI et légat du pape. Né en 1330, il était, comme on voit, fort âgé lorsqu'il fit cette prédiction.

Il avait toute sa vie étudié l'astrologie — science aujourd'hui fort négligée — et signalait comme absolument redoutables les révolutions de la planète Saturne — surtout dans ses conjonctions avec Jupiter.

« Or, écrit-il, la huitième de ces grandes conjonctions aura lieu l'an du monde 7040 et, après elle, dans l'année 1789 de notre ère une des plus grandes périodes de Saturne sera accomplie. Dès lors, si le monde existe encore en ce temps-là (ce que Dieu seul peut savoir), il y aura de nombreux, de grands, d'extraordinaires changements et troubles dans le monde. » Pierre d'Ailly ajoute qu'il ne peut préciser exactement combien le monde pourra survivre à cette épouvantable année 1789; il croit cependant qu'à la suite « l'Antechrist et son abominable gouvernement ne tarderont pas à paraître. »

Cette prédiction singulière n'est point de celles que l'ambiguïté ou le vague des expressions permettent d'interpréter de différentes manières. Tout lecteur incrédule peut la vérifier dans le texte de Pierre d'Ailly, imprimé à Louvain en 1490, avec les œuvres de Gerson : *Tractatus de concordia astronomicæ veritatis cum narratione historica* (pages 117 et suivantes).

INTELLIGENCE DES ANIMAUX

Deux amis, deux marins, capitaines au cabotage, M. P..., du port de Paimpol (Côtes-du-Nord), et M. M..., du port de Granville (Manche), se rencontrèrent en mai 1880 en Islande. Le premier céda au second un chien de Terre-Neuve amené de France. Ayant pris le large, ils ne se revirent plus.

Le Terre-Neuve débarqua donc à Granville, mais il n'y resta pas longtemps. Quatre jours après, comme la chaloupe de M. P... allait toucher le quai de Paimpol, le même chien se jetant à l'eau nageait à la rencontre de son ancien maître, dont il faut renoncer à peindre l'étonnement. Jamais ce chien n'avait fait auparavant la route de Granville à Paimpol, qui est de trente à quarante lieues!

Références : M. G. Montsorel (in *Rev. Scient.*) lequel se porte garant, comme témoin.

La zoologie tout entière, et non seulement l'histoire du chien, abonde en prodiges de ce genre, mais il y a quelque chose de plus prodigieux. C'est que, de tels faits abondant chez les animaux il se trouve des savants pour nier *a priori* que leurs analogies puissent se rencontrer chez l'homme, c'est-à-dire que, par des voies autres que celles des sens connus ou de ces sens à l'état ordinaire, des impressions, des images et des idées puissent nous venir comme il en vient aux bêtes !

Il n'y a donc plus unité entre l'homme et les animaux? La formule : normal ici, anormal là, a donc cessé d'être vraie? Pour des savants, dignes de ce nom, l'existence démontrée de pareils faits chez les animaux entraîne la présomption de leur apparition possible chez l'homme.

C'est le cas où un vrai savant, sans avoir besoin de génie, peut recourir en sécurité à l'argument des faits nécessaires : ces faits pullulent dans la série animale; il est nécessaire que quelque chose s'en rencontre dans l'homme en des circonstances données. Allons à leur recherche; c'est la nature même qui en suggère l'idée, et l'histoire, par tant de faits inexpliqués qui la remplissent, ne recommande-t-elle pas l'entreprise?

Un vrai savant est celui qui, en plein savoir, garde devant l'immense inconnu, au sein duquel sa science est un îlot dans l'Océan, l'attitude modeste de l'ignorance qui se connaît.

Répétons que les analogies en question, découvertes chez nous, c'est-à-dire dans les seules conditions où nous puissions avoir une connaissance directe des choses, nous permettront de nous rendre compte des faits les plus extraordinaires de la vie des animaux ou d'en pénétrer la nature.

Redisons encore ceci : l'homme, l'animal sont réciproquement révélateurs l'un de l'autre.

Utilité des éléphants. — Un accident est arrivé au train transportant la ménagerie de Waterbury, à Danbury (Connecticut). Un peu en amont de New-Milford, l'essieu d'un des wagons d'éléphants s'est rompu, le wagon s'est ouvert en penchant sur un côté, et les éléphants ont roulé sur la voie. Albert, tombé sur ses quatre pattes, a conservé tout son sang-froid et saisi le wagon suivant avec sa trompe pour essayer d'arrêter le train.

Le fameux Jumbo et l'éléphant blanc sacré ont gardé également leur calme et leur dignité, mais les autres pachydermes ont perdu la tête et fait retentir les environs de leurs clameurs de détresse.

Après de vains efforts pour remettre en place les wagons déraillés, le cornac Arstingstal a eu l'idée d'invoquer la coopération des plus intelligents de ses éléphants.

Fritz, Chief, Pallas et Mandarin ont compris promptement ce qu'on attendait d'eux, et après une demi-minute de délibération entre eux ils se sont mis à l'œuvre avec ensemble et ont replacé successivement les wagons sur les rails.

Viennent de paraître les CONFÉRENCES SPIRITES de l'année 1884, recueil dédié aux groupes de Montpellier, Béziers, Salles-d'Aude et Maraussan par FRANÇOIS VALLÈS, président honoraire de la Société d'Etudes psychologiques de Paris. — Prix : 2 francs.

Pour paraître le 1er juillet 1885 :

LA VIE POSTHUME, revue mensuelle, ayant pour objet l'étude des Rapports solidaires reliant l'Humanité terrestre à l'Humanité supra-terrestre, sous la direction de Mus. Mns. GEORGES.

Prix de l'abonnement pour un an : France, 7 francs. — Étranger, 8 francs. — S'adresser, rue Thiers, 27, à MARSEILLE.

Le premier numéro est envoyé gratuitement à toute personne qui en fait la demande.

Il vient de paraître du même auteur une brochure intitulée : LES MONDES GRANDISSANTS. — Prix : 1 fr.

Souscription pour la publication d'une brochure intitulée : *Les Revendications de la femme. A bas les Masques*, par Mme la comtesse Saint-Hilaire. Cette brochure se vendra 1 franc au profit de conférences et de propagande contre la littérature immorale du jour. S'adresser à Mme de Saint-Hilaire, rue Berthe, n° 45, Paris.

Consultations médicales gratuites.

Le docteur Flasschœn, de la Faculté de Paris, médecin-homœopathe, reçoit *gratuitement*, le dimanche de huit à dix heures du matin, 6, rue Saint-Georges.

REVUE DU 15 MAI, N° 10.

Errata. — Page 305 ligne 30e lire les *luttes* et les combats. Page 317, lignes 36 et 37e, lire : sous forme de *sons* et de *sons* différents.

La chute originelle selon le spiritisme, par J.-E. Guillet, volume paru en octobre 1884. Cet ouvrage bien conçu, écrit d'une façon précise et claire, est basé sur les livres médianimiques mis en concordance, notamment sur le *Livre des Esprits* d'Allan Kardec, et les *Quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing. Ce livre est donc une étude du plus haut intérêt. In-18 de 324 pages, 3 fr. 50.

Les *Quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Alexandre Vincent, par J.-E. Guillet. Dans cette brochure, l'auteur démontre la parfaite orthodoxie des *Evangiles expliqués*, et la nécessité d'en faire une étude approfondie.

Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, exposé chronologique des diverses religions et des croyances relatives aux esprits chez les peuples anciens et modernes, par le Dr Wahu, officier de la Légion d'honneur, — médecin principal des hôpitaux militaires, retraité. — Ouvrage très important que nous recommandons à tous nos lecteurs. Prix, 5 francs.

Episode de la vie de Tibère. Œuvre médianimique, dictée par l'esprit de J.-W Rochester, dans un groupe spirite de Saint-Pétersbourg. Prix, 3 fr. 50.

Manuel d'instruction nationale, par Emmanuel Vauchez, secrétaire général de la Ligue française de l'enseignement. Admirable petit volume, fortement pensé, que chacun de nous doit posséder et propager. C'est une œuvre patriotique. Cartonné, 1 franc. 10 exemplaires, 7 fr. 50.

Choix de dictées spirites, par le Dr Wahu, petit in-18, de 259 pages, 1 fr.

Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par M. le capitaine Bourgès, mémoire lu à la Société d'Anthropologie de Paris. Cet ouvrage établit nettement la loi d'évolution, et conséquemment : *La réincarnation*. Prix, 1 fr.

Etudes spirites, dictées reçues dans un groupe bisontin, 1 fr.

Etudes économiques, dictées reçues dans le même groupe, 0 fr. 60.

Ces deux brochures sont des plus intéressantes et des plus instructives.

Mardi 30 juin 1885 à 8 heures et demie du soir, *conférence* sur le magnétisme par M. Didier, dans la salle de la Société scientifique du spiritisme, 5, rue des Petits-Champs.

On offre une chambre et des soins de famille soit pour personne âgée, personne en convaleseence ou enfant valétudinaire, à vingt lieues de Paris ; air salubre, site charmant. — Pour renseignements s'adresser, 5, rue des Petits-Champs.

AVIS. — *Prière à nos lecteurs d'envoyer leur abonnement qui continue sauf avis contraire. L'année commencée est due entière. Les bureaux de poste abonnent sans augmentation de prix.*

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie G. Rougier et Cie, rue Cassette, 1.